

02/2775

LES ASPECTS DU LIVRE

PAR
PAUL OTLET

B125770



● ● ●

CONFÉRENCE
==== INAUGURALE
DE L'EXPOSITION
DU ■
LIVRE BELGE D'ART
ET ■
DE LITTÉRATURE
ORGANISÉE A OSTENDE
PAR ■
LE MUSÉE DU LIVRE

(14 Juillet 1906)

● ● ●

J. Geormans

PUBLICATION
DU
MUSÉE DU LIVRE
=
VIII
=
NOVEMBRE 1906

1908

PC 70/96

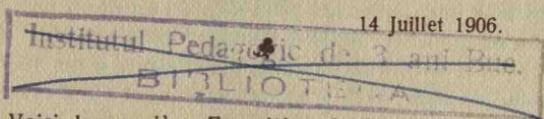
Publications du Musée du Livre

- I. — *Un Musée du Livre à Bruxelles*. Rapport présenté par MM. EDMOND GREGOIR et JEAN VAN OVERSTRAETEN. (Mars 1905).
- I^{bis} — *Un Musée du Livre à Bruxelles*. Proposition Dumont.
- II. — *Un Musée du Livre à Bruxelles*. *Projet de constitution d'une Société ayant pour objet la création du Musée*, par M. PAUL OTLET, secrétaire général de l'Institut International de Bibliographie. (Juin 1905).
- III. — *Un Musée du Livre à Bruxelles*. *Projet de Statuts*. (Février 1906).
- IV. — *Un Musée du Livre à Bruxelles*. Rapport de M. ERNEST VANDEVELD, au nom de la Commission chargée de l'examen des propositions relatives à la création, à Bruxelles, d'un Musée du Livre. (Février 1906).
- V. — *Un Musée du Livre à Bruxelles*. *Projet de statuts*. (Mars 1906).
- VI. — *Musée du Livre, Bruxelles*. *Programme, Statuts, Organisation*. (Juin 1906).
- VII. — *Le Musée du Livre*. *Son But, son Organisation, son Programme*. (Juillet 1906).
- VIII. — *Les aspects du Livre*, par PAUL OTLET. Conférence inaugurale de l'Exposition du Livre belge d'Art et de Littérature organisée à Ostende par le Musée du Livre, 14 juillet 1906. (Novembre 1906).

LES ASPECTS DU LIVRE

CONFÉRENCE INAUGURALE DE L'EXPOSITION DU
LIVRE BELGE D'ART ET DE LITTÉRATURE
ORGANISÉE A OSTENDE PAR LE
MUSÉE DU LIVRE

14 Juillet 1906.



Voici la première *Exposition du Livre belge d'Art et de Littérature* organisée par le Musée du Livre. En ses huit vitrines elle groupe quelques-unes des œuvres de nos écrivains nationaux contemporains. Ce n'est ni un total ni une sélection. Formée par les envois des auteurs eux-mêmes, en maints exemplaires de luxe, elle constitue en quelque manière le fragment d'une bibliothèque plus complète des Lettres belges dont on trouvera au Catalogue un essai d'inventaire.

Les livres exposés, complétés idéalement par les livres signalés, témoignent certes, de manière synthétique et visuelle, du labeur constant, de la fécondité inépuisable et de la gloire naissante de notre littérature.

Mais ce ne sont pas uniquement des œuvres littéraires que vous êtes invités à dénombrer.

Le choix des papiers et des caractères, l'originalité de la composition et de la mise en page, l'égalité parfaite du tirage, l'exactitude scrupuleuse de la correction, les harmonieuses proportions du format et de la justification, l'attrait de l'illustration et de l'ornementation, la beauté des reliures, ce sont là autant d'éléments qui contribuent à faire des livres de véritables objets d'un art spécial. Cet art est celui qui apparente



les matières au texte imprimé, l'art qui, par l'aspect dont il la revêt, extériorise en quelque sorte la pensée littéraire elle-même. Par là, les manifestations du Livre ont doublement leur place marquée aux côtés des autres arts, de la Peinture, de la Sculpture, de la Musique, de l'Art oratoire.

Il est bon et profitable de célébrer l'esthétique des imprimés. Il sort d'un beau livre une sérénité calme, une heureuse harmonie, qui rendent attrayants les plus grands travaux. Le bon Rollin disait : « Une belle édition qui frappe les yeux gagne l'esprit et, par cet attrait innocent, invite à l'étude. Moins les yeux ont de peine à lire un ouvrage, plus l'esprit a de liberté pour en juger. » Et le maître imprimeur Firmin Didot affirmait, de son côté, que la bonne condition annonce la bonne édition, toute erreur et transposition de lettres blessant encore plus l'œil typographique qu'une note fausse ne blesse une oreille musicale.



Cette exposition est de proportion bien modeste. Peut-être aura-t-elle bien de la peine de s'imposer aux yeux de beaucoup, que sollicitent ici tant d'autres séductions artistiques, dont les attirances extérieures sont plus puissantes. Des cahiers de papiers noircis, si belle en soit l'ordonnance, pourront-ils jamais rivaliser avec la polyphonie des orchestres et la splendeur des colorations picturales ?

Assurément c'est des livres qu'on peut répéter ce que l'on dit des souverains : il faut attendre qu'ils vous parlent. Pour porter un jugement équitable sur la collection ici rassemblée, je vous demande, en cet instant, de n'y voir qu'un symbole : ils sont les représentants et les annonciateurs de cette collectivité des 570 auteurs nés en Flandre et en Wallonie, presque tous y séjournant, à la plume desquels sont dues les 2,117 œuvres de littérature d'expression française,

enregistrées à titre d'essai dans le catalogue que vous avez sous les yeux : romans, poésies, pièces de théâtre, récits pittoresques de voyage, œuvres de tous les départements de l'Imagination, de la Fantaisie et du Rêve, de tous les domaines où la vie et la réalité se transforment en fiction ingénieuse, en combinaisons attachantes, à l'appel du Verbe triomphateur (1).

« Sans une littérature nationale, un peuple peut croire qu'il parle, mais en réalité il ne parle pas », a dit quelqu'un — on affirme que c'est Proudhon.

En constatant les résultats d'un tel recensement, peut-on nier encore que le peuple de chez nous désormais ne parle ! Et ne doit-on pas reconnaître que le besoin d'écrire, de formuler la pensée intérieure est incomparablement supérieur à toutes les entraves, à tous les découragements, à l'indifférence même qui a sévi trop longtemps en Belgique. Il y a besoin naturel d'écrire, comme il y a besoin de marcher, besoin de parler.

Depuis quelque trente ans une pléiade d'écrivains et de penseurs a surgi du milieu de ce peuple que l'on se plaisait à croire irrémédiablement voué aux préoccupations de l'industrie, du commerce, de l'expansion économique lointaine — peut-être parce qu'il y excelle — de ces Belges qu'on se représentait trop volontiers comme orientés vers la bonne chère, le confort, les satisfactions du luxe, bien plus que vers les jouissances plus délicates de l'intellectualité.

Saluer cette pléiade doit nous être une joie, et c'est un devoir de faire l'accueil qu'il convient à ceux qui ennoblissent notre nom. Nous saurons nous souvenir, comme le dit Wells, que la littérature contemporaine est le souffle vital de la civilisation, que ceux qui

(1) *Exposition du Livre belge d'Art et de Littérature. Catalogue.* Liste sommaire d'œuvres littéraires des auteurs belges d'expression française, dressée par l'Institut international de Bibliographie. — Bruxelles, Larcier. 106 pp. Avec 12 portraits.

pensent et écrivent sincèrement sont le sel du corps social. Et nous saurons, dans nos lectures, faire une large place, une place primordiale, à ceux qu'enfanta notre sol patrial. Nous les comprendrons mieux que tous autres et peut-être nous apprendront-ils à lire plus profondément en nous-mêmes.

« Les livres, — dit quelqu'un qui les a beaucoup aimés — les livres écrits par nos contemporains sont plus aisément d'accord avec l'état de notre âme. On a beau s'imaginer qu'on ressuscite en soi les temps antiques, les sentiments et les hommes du passé, on n'entend bien que son temps, que sa langue, que ses contemporains. (On pourrait ajouter : « que ses compatriotes ».) « Nulle voix n'est plus douce au cœur que celle des romanciers et des poètes qui ont vécu de la même vie que nous, qui ont vu les mêmes jours. Il est des impressions que le talent des contemporains seul peut produire, parce qu'il n'est donné qu'aux contemporains, par leur ressemblance secrète avec nous, de sentir les intimes désirs de notre âme et les ressorts cachés de notre nature. »

Sainte-Beuve, qui fit tant de fois le tour de toutes les littératures, corrobore une telle appréciation. On est toujours, dit-il, inspiré d'abord par ses contemporains immédiats, par le poète de la veille ou du matin, même quand c'est un mauvais poète ou qu'on vaut mieux ; il faut du temps pour s'allier aux anciens. L'art du dernier joueur de flûte est celui qui plaît le plus aux hommes, disait déjà Platon. Si les formes de la vérité ne varient, nous devenons insensibles à la vérité. L'habitude émousse nos impressions. Les grands et beaux lieux communs dont sont remplis les anciens, les vérités immortelles, doivent être réédités sur un mode nouveau. Même les choses justes ont besoin d'être rafraîchies de temps à autre, d'être renouvelées et retournées ; c'est la loi, c'est la marche.

Voilà assurément des motifs pour lire nos contem-

porains et pour faire une place privilégiée à nos compatriotes. Se détacher d'une telle lecture parce que les œuvres présentées ont le caractère de la fantaisie et de la fiction ne serait en aucun point justifié, et peut-être n'est-il pas inutile d'insister et pour objecter aux contempteurs de ces « poésies en prose » que sont les romans, et pour répondre aux apologistes, si nombreux chez nous, des livres dits « sérieux » qui sont si souvent des livres lourdement écrits.

Inviquons des témoignages.

« Les monographies d'êtres exceptionnels imaginés par des auteurs de genre, dit de Goncourt, trouvent au bout de cinquante ans des scoliastes pour faire de ces êtres exceptionnels des êtres généraux ».

Turgot, l'économiste éminent, le grand ministre du XVIII^e siècle, affirmait déjà que les auteurs de romans ont répandu dans le monde plus de vérités que toutes les autres classes réunies. En le citant, Doudan renchérit : « C'est par les bons romans, dit-il, que la France, l'Angleterre et l'Allemagne ont été en partie civilisées. Ils ont plus contribué que toutes les prédications pédantesques à faire passer dans la masse des hommes des étincelles d'esprit poétique ; ils ont donné aux sociétés la délicatesse, le goût des sentiments élevés. Ils ont fait dans les temps nouveaux ce qu'on prétend qu'a fait la chevalerie au moyen âge. »

Quant à l'influence morale ou immorale des romans, Goethe a remis toutes choses au point en faisant remarquer que ce serait malheureux si un livre avait un effet plus immoral que la vie elle-même qui tous les jours étale avec tant d'abondance les scènes les plus scandaleuses, sinon devant nos yeux, du moins à nos oreilles.

Mais l'œuvre littéraire n'a pas besoin de justification utilitaire en dehors d'elle-même. Elle est une source infinie de jouissances intellectuelles ; cela doit lui suffire. Aussi, à ce point de vue, la pittoresque apprê-

ciation de Gray pourrait-elle remplacer celle de tous les autres : « Rester nonchalamment étendu sur un sofa et lire des romans nouveaux donne, dit-il, une assez bonne idée des joies du paradis ! »

En vous conviant à faire le tour imaginaire de cette exposition, il conviendrait de vous parler en critique littéraire des œuvres placées dans ces vitrines, et de vous entretenir, avec la chaleur d'âme d'un bibliophile, du charme captivant qui émane de leurs éditions précieuses.

Me sentirais-je assez d'autorité pour le faire que je n'en ferais rien.

Le programme d'*Ostende Centre d'Art* réserve une large place aux conférenciers qui se sont chargés de présenter au public nos poètes, nos romanciers, nos dramaturges. Il leur appartient à eux de vous faire faire le voyage à travers les œuvres et d'éveiller en vous les curiosités. Ils vous diront, si déjà vous ne le savez, ce que recèlent ces livres aux titres suggestifs qu'ont écrits Lemonnier, Eekhoud, Picard, Verhaeren, Demolder, Maeterlink, Giraud, Gilkin, Severin, Rodenbach et... tous les autres.

Ma tâche à moi doit se borner à attirer votre attention sur le fait total de cette efflorescence littéraire. Il prend, certes, le caractère d'un phénomène intellectuel et social remarquable. On ne saurait trop le mettre en lumière. Pour y aider, il est souhaitable que les lettres belges, les lettres flamandes et les lettres wallonnes, autant que les lettres françaises, possèdent quelque jour leur catalogue bibliographique complet, remplaçant la liste sommaire que vous pouvez parcourir. Parallèlement il est à espérer aussi que nos œuvres nationales trouvent prochainement l'historien d'envergure qui groupe et synthétise, en un tableau d'ensemble, les essais d'histoire et de critique littéraires qui ont été tentés jusqu'ici à l'état fragmentaire et isolé.

Certainement cet historien se demandera, comme

ceux qui se liguèrent jadis pour la diffusion de notre littérature, si l'éclosion, en ces derniers temps, d'un si grand nombre de talents, n'est pas l'indice d'une régénération plus large de l'esprit national, s'étendant aussi à ceux pour qui les livres sont faits. Il pourra constater peut-être, dans les œuvres littéraires elles-mêmes, que la Belgique est bien vraiment à l'Europe ce que le grand jeu est à un orgue, c'est-à-dire que toutes les grandes voix y résonnent (1). Mais certes l'historien de la littérature belge pourra affirmer, avec toutes preuves apportées, que si ce petit pays ne peut obtenir de vraie grandeur que dans les manifestations pacifiques de l'intellectualité, ses lettres lui assureront quelque jour cette grandeur, au même titre que son Art.



De tout ce qui peut être fait en faveur de nos Lettres, rien ne me paraît devoir être plus efficace que d'entretenir et de développer dans l'esprit public l'intérêt, le respect, je dirai le culte du Livre en général.

Quelle conception faut-il se faire du Livre? Quelle est en définitive la force psychique et sociale qu'il incorpore en lui? Quelle est l'étendue du phénomène livresque? A quelles institutions a-t-il donné lieu? Qu'est-ce que le Livre a été dans le passé, quelle forme caractéristique revêt-il à l'heure présente? Quel avenir lui est-il réservé? Et, en manière d'application, quel rôle doit-il jouer dans notre vie individuelle et dans celle du corps social?

Je voudrais esquisser quelques réponses sommaires à ces vastes questions. Loin d'être étrangères à cette exposition, ce sera en quelque sorte rappeler les éléments qui la situent dans son véritable milieu.



(1) Appréciation de Francis Nautet.

Le Livre, maître muet, lien divin qui relie les esprits et les cœurs, qui forme la conscience collective, par qui nous sommes unis à toute la série de nos ancêtres. *In libri loquuntur defunctorum immortales animæ* : Les livres en lesquels parlent les âmes immortelles des défunts. — Les livres sans lesquels, dit Sénèque, c'est la mort et la sépulture pour l'homme tout vivant : *Otium sine literis mors est et hominis vivi sepultura*.

« Le plus grand personnage qui depuis trois mille ans peut-être fasse parler de lui dans le monde, tour à tour géant ou pygmée, orgueilleux ou modeste, entreprenant ou timide, sachant prendre toutes les formes et tous les rôles, capable tour à tour d'éclairer ou de pervertir les esprits, d'émouvoir les passions ou de les apaiser, artisan des factions ou conciliateur des partis, véritable Protée qu'aucune définition ne peut saisir, c'est le Livre (1). »

Entendant par ce terme générique les imprimés de toute espèce qui, au nombre de plusieurs millions, ont été publiés sous la forme de volumes séparés, d'articles de périodiques, de feuilles volantes, à la fois textes et images, les livres constituent dans leur ensemble la mémoire matérialisée de l'humanité en laquelle jour par jour, heure par heure, sont venus s'enregistrer les faits, les idées, les actions, les sentiments. les rêves qui ont impressionné les sens et actionné l'esprit de l'homme.



Quelle place énorme le Livre à conquise dans nos sociétés civilisées ! Quels progrès il a accomplis, aussi formidables certes que ceux plus immédiatement tangibles que la mécanique et l'essor industriel ont fait subir à la surface même de notre globe !

Parlons chiffres. Ils sont arides, mais ils diront

(1) Egger. *Le Livre*.

mieux que des mots les réalités qui correspondent à ces épithètes « énormes » et « formidables ».

D'abord la quantité des livres. Des calculs ont fixé approximativement à vingt millions les unités bibliographiques différentes, c'est-à-dire le nombre des œuvres et travaux distincts publiés sous forme de volumes séparés et d'articles de revues dans tous les pays, en toutes langues, sur tous les sujets, depuis l'année 1436, date présumée du premier texte imprimé.

Vingt millions d'unités, mais en tenant compte du nombre d'exemplaires auquel chaque ouvrage a été tiré, de son étendue moyenne et en défalquant tout ce qui a péri par usure normale, incendie ou destruction volontaire, on peut se représenter que tous les livres répandus dans l'Univers, placés côte à côte, rempliraient un rayon de bibliothèque géante partant du littoral belge et aboutissant au littoral méditerranéen, en Egypte, plus de 2,500 kilomètres! Et tous les ans ce rayon imaginaire s'allonge de quelques kilomètres. Car il se publie actuellement dans le monde, bon an, mal an, 150,000 livres nouveaux, et 20,000 périodiques au moins, revues et journaux, y ajoutent leur abondante production. Leurs exemplaires sont tirés à des millions. La seule *Mundsley Review*, d'Amérique, tire à 650,000. Il a été tiré plus de 6,000,000 d'exemplaires de *l'Imitation de Jésus-Christ* et 36,000,000 de la *Bible*. Tous les temps et tous les pays contribuent à former ces hauts chiffres. Nous possédons encore 1,440 comédies grecques. L'Allemagne produit annuellement 28,000 ouvrages, la France 13,000, l'Angleterre 8,000, la petite Belgique 3,000.

Certes, le besoin d'imprimer est grand.

Il s'explique vraiment, si ce sont des pensées devenues générales qu'a exprimées Paul-Louis Courier lorsqu'il s'est écrié :

« Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais publiez votre

pensée. Ce n'est pas un droit; c'est un devoir, étroite obligation de qui a une pensée de la produire et mettre au jour pour le bien commun. La vérité est toute à tous. Ce que vous connaissez utile, bon à savoir pour un chacun, vous ne le pouvez taire en conscience. Jenner qui trouva la vaccine eût été un franc scélérat d'en garder une heure le secret, et comme il n'y a point d'homme qui ne croie ses idées utiles, il n'y en a point qui ne soit tenu de les communiquer et répandre par tous les moyens à lui possible. Parler est bien, écrire est mieux, imprimer est excellente chose. »

Cependant le *devoir d'écrire* aurait été insuffisant pour produire la prospérité actuelle du Livre si les deux grandes forces qui ont transformé le monde moderne n'avaient ici aussi produit leurs résultats; ces forces sont : l'Organisation et le Machinisme.

La production du livre constitue aujourd'hui une industrie et une très grande industrie. Elle dispose de capitaux considérables, elle emploie des travailleurs en quantité, elle règle son action sur les bases de la division du travail, de la coopération industrielle et de l'emploi d'intermédiaires permanents entre la production et la consommation.

Lors des derniers recensements opérés en Allemagne, les industries du Livre y occupaient 275,000 personnes. Elles exportent annuellement pour plus de 100 millions de marcs. Le Censur des États-Unis évaluait à 1,875 millions la valeur des produits graphiques sortis des ateliers américains en 1900 et à environ un milliard de francs les capitaux de premier établissement investis dans cette branche d'industrie.

La puissance de l'outillage moderne peut seule expliquer de tels chiffres.

Que nous sommes loin, en effet, du *scriptorium*, l'atelier de copie où les moines du moyen âge s'efforçaient de reproduire à la main les plus précieux manuscrits, chefs-d'œuvre calligraphiques sans doute, mais

dont l'exécution exigeait des années et qui ne pouvaient être acquis que pour un prix en proportion d'un tel labeur. Pour satisfaire à la multiplication d'un seul de nos grands journaux modernes qui est réalisée avec dix compositeurs et cinq pressiers, il ne faudrait pas moins que le travail de 300,000 copistes!

Aujourd'hui, la machine fonde les caractères, elle compose, elle justifie, elle cliche, elle grave, elle imprime, elle estampe, elle plie, elle compte, elle relie, elle emballe, elle distribue. C'est une fée mystérieuse aux mille doigts agiles, à la volonté précise, à la résistance infatigable.

Les étapes de son développement sont fixées par cette chronologie. Vers 1436 l'invention de Gutenberg, en 1820 la première presse à vapeur, vers 1850 les clichés de photogravure, en 1870 la rotative ou machine continue, en 1886 la machine à composer.

Il peut être intéressant de fixer en unités le standard de productivité de certaines parties de l'outillage actuel du Livre.

La machine à fondre les caractères, inventée par Wicks, de Glasgow, surveillée par un homme et un gamin, produit par heure 60,000 caractères, tout ébarbés et prêts à être mis en paquets. La machine à composer Langston Monotype, laissant loin derrière elle les merveilles réalisées hier par la Linotype, la Monoline et la Typograph, compose 12,000 lettres à l'heure à l'aide de simples claviers de machine à écrire et en perforant des bandes de papier formant matrices d'une conservation indéfinie. Les modernes rotatives, les machines Marinoni et celles d'Augsbourg, permettent de tirer 40 à 50,000 feuilles à l'heure et d'opérer des tirages en cinq ou six couleurs, par l'emploi de produits siccatifs assurant le séchage instantané des encres. Il est telle machine américaine qui accélère les opérations de la reliure jusqu'à ronder 6,000 volumes par jour et en couvrir 22,000 de toile ou de papier.



C'est le fonctionnement de ces monstres de fer et d'acier qui inonde le marché : c'est un déluge de papier imprimé. Il n'y a rien à ajouter à l'éloquence des chiffres suivants qui symbolisent la puissance productrice de l'imprimerie moderne et l'étendue des marchés qu'elle est parvenue à s'assurer. Tandis que le nombre de tirages annuels, journaux et livres, s'élevait aux États-Unis en 1850 à 425 millions, il était de 1 milliard et demi en 1870 et dépassait 8 milliards en 1900, c'est-à-dire qu'on y comptait, à cette dernière date, un tirage quotidien par cinq habitants, et un tirage hebdomadaire par deux habitants !



Pour distribuer, conserver, utiliser ces quantités énormes, le Livre possède des organes originaux qui sont devenus de véritables institutions :

LE LIVRE A SA BOURSE. Celle qui fonctionne à Leipzig réalise ce desideratum délicat : permettre à quiconque désire acquérir un livre, n'importe lequel, de s'adresser à l'un des 8,000 libraires détaillants répandus dans tous les pays de langue allemande et d'en recevoir l'ouvrage demandé en quelques heures, à un prix fixé d'avance et généralement d'une somme très modique. Le mécanisme est imité des *Claring House* que les banques ont établies pour la distribution des titres et des espèces. Chaque libraire détaillant inscrit au Börsenverein a son correspondant à Leipzig ; chaque éditeur producteur y a le sien. Les commandes de livres adressées par les libraires s'y centralisent. Les volumes sont recherchés globalement dans les stocks et les expéditions se font par groupage, régulièrement deux ou trois fois par semaine. Les comptes aussi sont centralisés et donnent lieu à de simples écritures dont les soldes sont réglés aux « mess » tous les six ou douze mois. Plus de la moitié des libraires adhérents s'est déclarée prête à recevoir en dépôt,

port à sa charge, n'importe quel nouveau livre paru. C'est par le *Börsenblatt* que les libraires sont informés quatre fois par semaine des nouveautés parues. Des catalogues cumulatifs, réimprimés tous les six mois, tous les ans, tous les cinq ans, coordonnent ces renseignements. Certains sont à ce point perfectionnés qu'ils portent en regard des ouvrages un mot conventionnel permettant de les commander télégraphiquement et de les recevoir par premier courrier.

LE LIVRE A SA POSTE SPÉCIALE. Non seulement il bénéficie du service ordinaire des colis postaux qui transportent universellement cinq kilos pour le prix d'environ 1 fr. 50, mais il a sa poste à lui : le Service international des échanges. Une convention diplomatique signée entre les États en 1886 l'a créé. Les gouvernements adhérents se sont obligés à échanger gratuitement entre eux tous les documents officiels, parlementaires et administratifs, et la gratuité de transport a été octroyée aux institutions scientifiques, artistiques et littéraires de tous les pays pour l'échange de leurs publications périodiques. Les rapports internationaux entre groupes intellectuels et savants particuliers ont reçu par là un grand développement. Le seul service américain déclare être maintenant en relation avec 31,000 correspondants et avoir manutentionné l'an dernier 97,000 paquets.

LE LIVRE A SON ÉTAT CIVIL. Sans interruption les produits intellectuels sont enregistrés et décrits pour être portés à la connaissance des intéressés. C'est l'œuvre consignée dans les catalogues, les registres du dépôt légal, les Bibliographies. Pour les centraliser, un Institut international de Bibliographie a été créé à Bruxelles en 1895. Il élabore au jour le jour un Répertoire Bibliographique universel des écrits de toutes langues, de tous pays, de toute époque, sur tout sujet. Riche déjà de sept millions de renseignements, ce répertoire est mis gratuitement à la disposition des chercheurs. Il est

classé par matière et par auteur. C'est sur fiches mobiles qu'il est établi, et une classification générale des matières a été arrêtée afin de pouvoir désormais indiquer par un simple numéro d'ordre toutes les questions du savoir encyclopédique pouvant donner lieu à des écrits. Lorsque des services d'information bibliographique auront été établis dans tous les centres d'études en connexion avec l'Institut central, il existera pour la diffusion du livre un vaste réseau de communication sur la base coopérative : on aura réalisé par là l'organisation mondiale des échanges intellectuels.

LE LIVRE A SES MUSÉES, institution dont l'objet est la recherche des améliorations pratiques à apporter dans les industries du Livre, spécialement au point de vue technique et esthétique. La Société du Musée du Livre de Leipzig compte 37,000 affiliés et son budget annuel de dépenses dépasse 120,000 marcs. Ses locaux, de fort belle architecture, ont été inaugurés en 1899 et ont coûté un million de marcs. Avec ses salles d'exposition pour les machines neuves et pour les livres nouveaux, avec sa bibliothèque technique, ses collections de modèles, les conférences qu'il donne, la revue qu'il publie, le Musée de Leipzig est devenu le centre intellectuel d'une vaste organisation qui a ses groupes et ses correspondants dans toutes les villes de l'Allemagne. Le *Musée du Livre* de Bruxelles, avec des moyens plus modestes, se propose de suivre l'exemple de son aîné. Il a été fondé cette année même sous la forme d'une Fédération de presque toutes les associations et institutions qui, en Belgique, s'occupent des choses du Livre. Il est l'organisateur de l'Exposition d'Ostende.

Le Livre a aussi des institutions pour sa conservation et son utilisation. Ce sont les BIBLIOTHÈQUES. Que de progrès réalisés en ces établissements dans les pays qui marchent à l'avant-garde. La pensée se porte naturellement vers cette admirable Bibliothèque Nationale des États-Unis, la *Library of Congress* de Washington,

dernière venue mais déjà la plus vaste du monde quant à ses installations et à son organisation. Les bâtiments seuls ont coûté 38 millions de francs; elle a un budget annuel de 3,800,000 francs; son personnel est de 400 personnes, dont 91 catalogueurs. Elle possède des agencements mécaniques perfectionnés pour la circulation et la distribution rapide des ouvrages : des téléphones intérieurs, des tubes pneumatiques envoyant les bulletins de commande aux employés stationnaires dans les magasins, une chaîne sans fin dont le convoyeur met le hall central de lecture en communication mécanique avec les rayons; un railway électrique pour livres conduisant au Capitole voisin, des automobiles pour la distribution dans la ville. Ses services embrassent toutes les branches de la documentation : livres, brochures, revues, journaux quotidiens, musique, gravures, photographies, publications officielles, ouvrages pour les enfants, ouvrages pour les aveugles, etc.

Sans doute, ses collections n'atteignent pas encore celles de la Bibliothèque Nationale de Paris (3 millions de volumes), ni celles du British Museum de Londres (2 millions de volumes), mais avec ses 1,700,000 volumes, elle tend à égaler cette dernière. Son ambition est d'ailleurs de la dépasser, puisque ses aménagements sont prévus pour la réunion de 5 millions de volumes et que l'accroissement annuel dépasse déjà 60,000 unités. Dans le pays du machinisme et des trusts, c'est à l'outillage étendu et perfectionné, à la coopération et à l'entente entre établissements similaires que l'on a demandé la réforme des bibliothèques. Celles-ci, grâce aux libéralités, qui dépassent le milliard, d'Andrew Carnegie, le célèbre roi de l'acier, ont couvert le sol des États-Unis du vaste réseau d'un service public assurant la plus large circulation des livres à travers tout le pays, et dont Washington est le centre; c'est là que s'imprime aujourd'hui sur fiches, en une fois, le catalogue de toutes les bibliothèques de l'Union.



Les faits et les expériences de ces dernières années ont peu à peu modifié la vieille conception des bibliothèques. Il y a eu réaction de l'Amérique ardente et enthousiaste sur la vieille Europe. Et aujourd'hui, dans tous les pays du Continent, le problème de la réforme des bibliothèques est posé.

Alors qu'en 1870 il suffisait de 50,000 francs pour alimenter d'ouvrages nouveaux une bibliothèque universelle, vu l'augmentation de la production mondiale des livres et celle du prix moyen des ouvrages, aujourd'hui le caractère international de toutes les études, ont rendu nécessaires 100,000 francs pour cette fin.

« Les bibliothèques, dit le célèbre professeur Harnack, promu récemment à la charge de diriger la Bibliothèque Royale de Berlin, les bibliothèques comprennent en même temps tout le produit du travail intellectuel et le moyen d'accroître ce produit. Elles sont à la fois le magasin, les ateliers et les instruments de la science. »

La Bibliothèque s'affirme, aujourd'hui, comme le complément de l'école et de l'université, l'instrument de l'enseignement autodidacte, de l'enseignement post-scolaire, de la formation intellectuelle de l'homme par lui-même. Tous les efforts tendent à l'intégrer dans le système général de l'enseignement national comme organe de la diffusion des connaissances.

En même temps les nécessités de la documentation facile, abondante, précise, à jour, ont fait naître presque partout un mouvement en faveur de la concentration des livres dans de grands dépôts et de la multiplication des salles de lecture. A New-York, par exemple, les quatre grandes bibliothèques de la ville ont fusionné, mais le nouvel organisme a institué quarante-deux branches ou salles de lecture réparties dans tous les quartiers de la cité et alimentées par les magasins centraux. En Norvège, l'organisation est devenue nationale. Sept cents bibliothèques populaires y fonc-

tionnent dans les villes et les campagnes comme autant de succursales d'une bibliothèque centrale où sont gérés tous les services communs : choix des livres, achats, reliure, catalogue, mesures de propagande. Ce sont là des types précurseurs de demain. Toutes les bibliothèques d'un pays, les générales et les spéciales, les élémentaires et les développées, seront un jour rattachées les unes aux autres et formeront le rouage d'une vaste organisation qui fonctionnera comme un service public chargé de pourvoir à l'outillage scientifique des chercheurs et à l'alimentation intellectuelle du peuple. Et au-dessus de cette organisation locale et nationale, on voit poindre déjà les premiers linéaments de l'organisation mondiale. Déjà les grandes bibliothèques sont en relation d'échange pour certaines catégories d'ouvrages, déjà se constituent des bibliothèques internationales pour une même spécialité, — telles les bibliothèques centrales récemment fondées en Allemagne pour les Mathématiques et la Musique, — où l'on trouvera la collection de tout ce qui a été publié dans un domaine déterminé. Plus tard, en vertu du même mouvement, on songera peut-être à fonder une Bibliothèque internationale universelle et à élever ainsi un monument digne d'eux à la Pensée Humaine, aux Lettres et aux Sciences qui en sont l'expression, aux auxiliaires qui la conservent et la transmettent : les Livres.



Bourse, poste, état-civil, musée, conservatoire, le Livre, nous venons de le rappeler, possède aujourd'hui en propre toutes ces institutions. Elles contribuent à son développement, elles assurent sa puissance et son empire. C'est avec leur aide qu'il subit les transformations profondes dont nous sommes les témoins, après celles mémorables qui caractérisent son histoire à travers les âges.

Tout change, tout se transforme : l'ondoyant et le divers fuient en d'éternelles métamorphoses. Quarante jours suffisent à faire maintenant le tour du monde, et par le transibérien et l'Est chinois, on peut transporter un homme d'Anvers à Sanghaï pour moins de 300 francs. Les imprimés ne peuvent échapper à la loi générale du progrès que caractérisent de tels résultats.

Les évolution et transformations du Livre ont été constantes : il s'est modifié dans ses éléments matériels : substance, écriture, mode de reproduction, forme extérieure. Il s'est modifié dans ses éléments intellectuels : composition littéraire, méthode d'exposition, intitulé, division des matières. La conception que l'on s'est faite de son rôle, de son utilité, de sa fonction est non plus restée toujours la même.

On a écrit dans l'antiquité sur des plaques d'argile, sur des plaques de cire, sur le bronze et l'airain, sur les feuilles de roseau du papyrus, sur le parchemin. On a écrit avec des instruments tranchants, avec des stylets, avec des pinceaux. On s'est servi d'écriture idéographique, de signes compliqués et nombreux, et l'on est passé des cunéiformes chaldéennes, de la vieille écriture phénicienne et gothique à ce bel alphabet latin tout empreint de clarté et de proportion que nous ont transmis les Elzévir, les Aldé et les Didot. Le livre se roulait chez les Romains qui l'avait dénommé « volume » et le rayon d'une bibliothèque d'alors ressemblait fort aux rayons d'un magasin de papier peint d'aujourd'hui. Ce n'est que plus tard qu'il prit la forme carrée et qu'il s'est trouvé constitué de feuillets cousus (codex), qu'on l'a richement habillé de reliures ornementées. Il était enluminé au moyen âge et l'art de la transcription se confondait alors avec celui de la miniature. Il devient texte presque pur aux premiers temps de l'imprimerie, pour redevenir de nos jours, grâce à la Photogravure, aussi illustré, sinon plus, qu'aux grandes belles époques graphiques.

Mais la forme intérieure du livre se modifie parallèlement. Les genres littéraires ont évolué et les formes bibliographiques aussi. Des types de livre, de plus en plus caractérisés et différents, sont nés les uns après les autres. Le théâtre, la poésie, le conte, le discours, déjà du temps de Quintilien, pouvaient être définis comme autant d'espèces soumises à des règles précises de composition. Depuis ce temps, avec l'énorme développement des sciences, avec le besoin de répandre les connaissances, d'organiser la diffusion des notions et l'enseignement du peuple, des formes bibliographiques nouvelles se sont affirmées.

Avec Abraham Verhoeven et Renaudot, la première gazette est publiée, modeste ancêtre des journaux titans d'aujourd'hui. La Revue proprement dite, sous le nom de mercure, correspondance, bulletin et autres annales, se développe surtout au XIX^e siècle. Les publications industrielles prennent leur essor en Angleterre et en Amérique aux approches du XX^e siècle. Les publications d'art paraissent le propre d'aujourd'hui.

Ces transformations et ces progrès n'affectent pas seulement la forme extérieure du livre, ils touchent à ses éléments internes. Le livre actuel, qu'il soit de littérature, d'histoire ou de science, est toujours d'une architecture savante comparé au livre d'autrefois. Il apparaît comme le miroir de la logique de notre esprit, l'expression même des lois de l'observation, de la classification et de la synthèse. Aussi l'examen comparé des ouvrages produits aux diverses époques permet-il d'établir une véritable chronologie de tous les progrès heureusement imaginés, jugés bons à l'usage et consacrés par voie d'imitation.

Longtemps le livre n'avait pas de titre explicite. Il n'existe pas d'exemple de pagination chez les anciens, et les règles de la ponctuation, qui facilitent si fort l'intelligibilité des phrases, n'étaient pas encore universellement observées au XVI^e siècle. Les tables des

matières et index analytique sont le propre des érudits de la Renaissance. Les premiers livres d'histoire et de science étaient de véritables fatras. Les auteurs, privés des guides qui constituent les grandes ossatures de la science moderne pour le rangement et la mise en ordre des notions qu'ils avaient à disposer, mêlaient toutes choses. Le traité ou manuel qui constitue l'exposé didactique et systématique d'une discipline, est le fruit des efforts de générations successives. Il en est de même des grandes encyclopédies qui répandent de par le monde, à des centaines de mille exemplaires, des notions précises et abondantes.

Ces « Livres des livres » ont une longue et intéressante histoire que l'on peut suivre d'étape en étape et qui doit retenir l'attention. Confucius et Moïse furent déjà des centralisateurs. Aristote, Pseusippe, Varron et Pline écrivirent de véritables encyclopédies. Le moyen âge s'est illustré par des compilations géantes. Ne dit-on pas encore « travail de bénédictin », en souvenir de ces moines infatigables et omniscients qui élaborèrent des travaux universels encerclant tout le savoir de leur temps. L'énorme labeur des Jacques le Grand, des Vincent de Beauvais, des Thomas d'Aquin, préparèrent l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert au XVIII^e siècle. Celle-ci, dont les 35 volumes parurent de 1751 à 1780, fut la première à rompre avec la tradition scolastique et à envisager l'enchaînement logique des sciences basé sur la classification méthodique qu'en avait donné le chancelier Bacon (1620). Le XIX^e siècle nous montre une foule de compilations rivales en toutes les langues, mais dont les types les plus complets restent le Larousse et l'Encyclopedia Britannica. Le grand dictionnaire universel Larousse a été publié de 1865 à 1876, avec le concours d'une collaboration des plus étendue. Les 17 volumes comportent environ 25,000 pages de quatre colonnes de tout petit texte. Ce livre géant a été tiré à 150 mille exemplaires et

l'entreprise a immobilisé un capital de plus de trente millions de francs. Le nouveau Larousse illustré, moins étendu mais modernisé, comprend 220,000 articles et 46,200 gravures. Les encyclopédies allemandes (le Brockhaus Conversation Lexicon et le Meyers Conversation Lexicon) sont moins étendues, mais leur supériorité réside dans de fréquentes rééditions. C'est la 15^e édition de Brockhaus mise à jour qui est offerte en vente aujourd'hui, et la diffusion de ces utiles instruments a été singulièrement étendue par le fait que tout possesseur d'une édition ancienne peut acquérir la nouvelle à moitié prix ; l'ancienne est alors mise au pilon. L'Encyclopedia Britannica remonte à 130 ans, avant 1771. Elle comptait à ce moment 2,670 pages. Elle en est à sa 9^e édition comprenant 26,000 articles, 12,000 illustrations en 37 volumes d'environ 30 mille pages. L'Index alphabétique général, avec ses six cents mille rubriques, a été établi par les soins de 300 personnes et n'a pas coûté moins de 350,000 francs. Voici que le *Times* est devenu propriétaire de cet important ouvrage. Sa puissante organisation saura lui donner une impulsion toute nouvelle. Grâce à une publicité immense portant jusque sur le Continent, les exemplaires du stock ancien ont été soldés au prix de 330 francs. Désormais, une édition nouvelle paraîtra tous les cinq ans. On jugera de la puissance de l'organisation intellectuelle donnée à l'œuvre, quand on saura que le département de l'Art, à lui seul, est confié à un directeur qui préside aux travaux de soixante collaborateurs actifs et que plus de 2,000 auteurs, choisis parmi les meilleurs spécialistes, ont coopéré à l'édition dernière de ce que les Anglais appellent leur Bibliothèque nationale de références et de lecture.

L'histoire bibliographique de ces grandes encyclopédies fournit à la vérité quelques-uns des traits qui caractérisent la production scientifique livresque du

temps présent et en marquent la tendance. Il est intéressant de s'y arrêter.

C'est d'abord la concentration des données exposées dans les livres, en des ouvrages de plus en plus considérables, résultat direct du besoin général de pouvoir puiser avec facilité à des sources abondantes de renseignements et d'informations.

C'est ensuite le développement de la coopération dans les travaux intellectuels. Non seulement les grandes encyclopédies, mais les grands traités, les exposés systématiques, les revues, les collections, sont le fruit du labeur de nombreux auteurs, travaillant en collectivité, de véritables ateliers intellectuels où le travail de chacun est divisé, conduit selon un plan général et une méthode commune, dirigé par des chefs chargés du soin des ensembles et des coordinations.

C'est aussi la tendance à tenir les livres à jour, à répondre au besoin de tenir « au courant ». De là, les réimpressions, les rééditions, les refontes, les suppléments, les compléments, les périodiques publiés pour faire suite aux grands ouvrages, etc., etc.

C'est enfin le soin réfléchi apporté à tout ce qui peut ajouter à la clarté de l'exposé, à la bonne ordonnance de la composition, au classement rationnel des matières, à la facilité des recherches et de la consultation : une méthodologie du livre s'élabore peu à peu. Elle n'est pas encore formulée, mais déjà l'on entrevoit ses principes et ses applications. Elle aura sur la production du Livre une influence identique à celle que la méthodologie de l'enseignement a su acquérir dans le domaine de l'instruction publique.



Demain? Que sera demain pour le Livre? L'esquisse des transformations passées, et de l'évolution poursuivie dans le présent, est annonciatrice des métamorphoses que nous apportera l'avenir.

Fixons notre attention sur ce sujet. Aussi bien, une ébauche hypothétique sur la manière dont iront les choses *bibliques* de ce monde au XX^e siècle, ne peut plus être taxée de rêve oiseux, depuis qu'en ses *Anticipations* Wells a victorieusement revendiqué pour les inductions dans le futur une place analogue à celle que la science accorde aux exposés historiques dans le passé.

Procédons par ordre.

Il y a lieu tout d'abord de prophétiser qu'à l'avenir le marché du livre s'étendra de plus en plus. En largeur, comme en profondeur. L'organisation de la vente des livres et de l'édition est déjà internationale. Cinq ou six langues, celles des pays dont l'activité influence tous les autres, monopolisent en fait les moyens d'expression dont se sert la pensée humaine. Les uns après les autres, les peuples usant de langues secondaires sont forcés de se rattacher pour leurs relations intellectuelles à l'un des grands groupes linguistiques. Déjà un livre écrit en allemand a un marché possible de 80 millions de lecteurs ; un livre écrit en anglais en a un de plus de 100 millions. Que serait-ce si demain l'Esperanto était parlé partout ? Mais ceci ne vise que la sphère géographique de pénétration. A l'intérieur des frontières les débouchés du livre iront aussi en s'élargissant toujours davantage à mesure que les classes sociales inférieures seront appelées à la vie intellectuelle. On comprend que de cette question des débouchés sont solidaires notamment les questions du bas prix des livres et des rééditions fréquentes.

On peut prophétiser aussi qu'une partie importante de la production livresque de l'avenir sera assumée par des organes travaillant dans l'intérêt collectif au lieu de rester confiée à des entreprises travaillant en vue d'un profit personnel. Le soin d'éditer, dit Wells, est autant, sinon plus, que l'éducation une affaire d'intérêt public. La République Nouvelle — l'association

des bonnes volontés convaincues de la nécessité du Progrès — placera comme un appât à la portée des lecteurs une abondante littérature vivifiante. Elle s'efforcera d'organiser des syndicats et des maisons d'édition ayant sur la profession d'éditeur le même contrôle qu'ont les associations médicales sur les fabricants de spécialités pharmaceutiques.

On verra aussi naître le « Livre Universel », expression adéquate de l'esprit humain devenu universel. Aujourd'hui, nous ne connaissons que des livres individuels, enregistreurs fragmentaires des faits et des idées, produits au hasard et sans lien; œuvres qui engendrent trop souvent le désordre dans les esprits, car, renfermant chaotiquement toutes choses, mais où l'on peut difficilement trouver sur l'heure ce dont on a besoin. A côté de ces livres, apparaîtra le Livre Universel, forme nécessaire de l'enregistrement méthodique, complet et tenu à jour de tous les faits relatifs à une même branche de connaissances. Ce « Livre des Livres », — le « Biblion », comme on a dit la « Bible » aux temps où cet ouvrage sacré renfermait toute la science de l'époque, la « Somme », l'« Encyclopédie permanente », ou de tout autre nom qu'on voudra l'appeler, — substituera un cosmos au chaos.

Un tel livre sera tout un office, aux proportions de la science du XX^e siècle. Dans un institut spécial, — dans des instituts spéciaux, — il sera rédigé au jour le jour par voie de compilation et de coordination des matériaux épars dans toutes les publications. Il comprendra des inventaires de faits, des répertoires d'idées, des nomenclatures de systèmes et de théories, des tables de résultats. Il condensera les diverses données scientifiques en des tableaux, des cartes, des schémas; il les illustrera par des dessins, des gravures, des fac-similés, des photographies documentaires. Ce sera comme un immense cadastre du savoir où toutes les mutations survenues dans les connaissances seront

reportées et consignées au jour le jour. La fonction de ce faire sera dévolue à des spécialistes à des « conservateurs qui auront à conserver, non plus les documents, mais les notions, les faits et les résultats eux-mêmes que ces documents contiennent. Lecteurs, analyseurs, coordinateurs, résumeurs et finalement synthétiseurs. Ces personnages rempliront le rôle, non pas de découvrir du neuf, de faire de la science nouvelle, ni même d'enseigner la science existante, mais bien de recueillir les résultats, d'engranger les moissons intellectuelles, de classer les éléments du savoir. Dans le « Livre Universel », œuvre jamais achevée, enrichie et continuée tant que vivra l'esprit humain, le renseignement, dégagé de toute gangue, de tout élément étranger, sera exposé d'une manière tout analytique, et non plus enveloppé dans les raisonnements ou les exposés synthétiques des livres individuels. Le renseignement sera enregistré sur feuilles ou fiches séparées au lieu d'être confié à des volumes compacts, polygraphiques, mélangé à des redites, à des préliminaires, à toutes les superfluités parmi lesquelles, aujourd'hui, disparaît noyée la thèse originale, la proposition nouvelle, l'observation initiale, le résultat important. L'ensemble de ces feuillets sera classé et ordonné selon les rubriques d'une classification sûre, détaillée, précise. Agissant comme trust d'organisation de la science, les offices permanents de documentation, qui élaboreront et conserveront le « Livre Universel », seront aussi les distributeurs des renseignements scientifiques. Ils agiront comme intermédiaires entre le public et les documents. C'est chez eux, et non plus dans les bibliothèques, ni chez les libraires, que se rendra quiconque voudra disposer sur l'heure de données sûres, précises et parfaitement à jour. Aussi, véritables Universités du Livre, ces offices de documentation nous apparaissent-ils comme les organes d'information de la société de demain.

Seuls, ils seront à même de nous défendre avec succès contre l'envahissement du papier imprimé, tout en sachant capter et utiliser les données précieuses qui ont été confiées à ce papier.

Après le Livre Universel, l'Image doit nous retenir quelques instants.

Au cours de ces dernières années, le tronc vigoureux de l'arbre immense que constitue le Livre, s'est en quelque sorte dédoublé. L'image est venue prendre sa place à côté du texte. Le livre illustré était une exception autrefois. L'exception est devenue la règle, et rares sont les nouveaux « livres » que n'illustre pas l'image. Qu'ils s'appellent traité, encyclopédie, manuel classique, planche murale, magazine, voire même simple journal quotidien; qu'ils traitent de science, d'histoire, de voyage, d'art, d'enseignement, d'information générale, ou qu'ils soient de purs produits de l'imagination littéraire, presque toujours la documentation et la décoration graphique s'allient maintenant au texte, s'incorporent avec lui en des œuvres qui traduisent à la fois le Verbe et la Vision.

S'il en est ainsi, c'est que parallèlement à cette marche vers l'illustration, et sous la poussée du neuf dans les applications des sciences physiques, chimiques et mécaniques, la plus grande partie des images à reproduire peut être actuellement polygraphiée par la *Photogravure*. Ce terme générique désigne tous les procédés de multiplication de l'image à l'intervention de la lumière et des presses mécaniques. Qu'elle soit spécifiée zincogravure, similigravure, photolithographie, photocollographie, héliogravure, procédé des trois couleurs, la Photogravure est toujours le résultat combiné de la photographie, qui enregistre l'image avec toute la sincérité de son objectif, de la chimie qui transforme en un cliché cette image unique et fugitive, de l'imprimerie qui extrait de ce bloc matrice des exemplaires inaltérables et en nombre quasi illimité.

Armée comme elle l'est, la Photogravure a fait connaître les chefs-d'œuvre des musées. Elle a fait pénétrer l'estampe dans la plus humble des demeures, y trouant les tristes murs à coup de lumière et de vision d'un peu de beauté et d'espérance. Elle a répandu par millions les cartes postales illustrées qui reproduisent les sites, les monuments, les scènes de la vie populaire, et par là, elle a vulgarisé la connaissance de la Terre et de ses habitants. Elle a tiré l'enseignement de ses abstractions et, ajoutant la vue à l'audition, elle a doublé pour ainsi dire les moyens traditionnels pour parvenir jusqu'aux cerveaux. La Photogravure a aidé la science à se former une langue universelle pour exposer ses problèmes et dire ses résultats, la langue des schémas, des cartes, des diagrammes, des documents photographiques. Elle a aidé l'histoire à reconstituer, vivants et concrets, les milieux des époques passées. Elle a rendu aimables l'annonce et la réclame. Elle a transformé le commerce en introduisant l'art dans les prospectus et dans les catalogues. Elle a donné la consistance du réel aux vagues publications de propagande politique. Elle a révolutionné l'information rapide en illustrant toujours plus, hier la revue et aujourd'hui le journal. Voici qu'elle est en voie de résoudre le difficile problème de la reproduction des anciens manuscrits.

A la vérité, le Texte et l'Image, l'Imprimé et l'Estampe sont devenus les deux aspects complémentaires d'une même chose : la matérialisation de l'Idee et sa multiplication de par le monde. Aussi l'alliance du texte et de l'image font-ils du livre la concentration de force la plus formidable qu'il ait été donné à l'homme d'organiser. Pour l'action sur les esprits, cette force, tout intellectuelle, incluse totalement en quelques signes visibles apposés sur de minces feuillets de papier, — cette force intellectuelle est l'analogie de la poudre au volume réduit qui déflagre sur le champ de bataille :

l'analogue de l'électricité condensée en les accumulateurs qui actionne la machinerie industrielle.



Où s'arrêteront les transformations du Livre, ses avatars, ses incessantes métamorphoses ?

Les techniques nouvellement inventées n'autorisent pas à entrevoir un arrêt.

Par les rayons X, qui supprimeraient les presses et substitueraient l'action actinique et les bains en masse au déroulement actuel du papier sur une composition métallique préalablement établie, on irait jusqu'à imprimer instantanément 60,000 épreuves de caractère ou de dessin.

L'impression de l'image ou du texte à distance est entrevue possible par l'appareil transcripteur des lignes de l'écriture baptisé télautographe.

La conservation indéfinie de la composition mécanique des textes est réalisée sous forme de bandes de papier perforé par la machine Monotype.

Pour assurer plus aisément la préparation des manuscrits destinés au Livre de l'avenir, voici que la sténographie se fait mécanique. La machine Bivort a atteint déjà le stupéfiant record de 420 mots à la minute, transcrits en lettres alphabétiques ordinaires déchiffrables par quiconque sait lire. C'est vraiment une machine continue pour transformer automatiquement la parole en écriture.

Et puis, qu'inventera-t-on encore ?

L'esprit qui suit jusqu'au bout la série de ces transformations et de ces acquisitions merveilleuses, pose finalement une dernière question : Le livre lui-même, objet de tant de soins, centre de convergence de tant d'efforts, ne finira-t-il pas par disparaître à travers tant d'évolutions ?

Il existe en effet d'autres moyens que le livre imprimé, — simples petits cahiers de papier blanc

couverts d'écriture, — pour s'adresser au public et transmettre l'expression d'une pensée.

Le Phonographe est là qui revendique une place dont l'importance sera proportionnelle aux perfectionnements dont il est encore susceptible. Pour la musique, il fonctionne déjà comme un véritable instrument mécanique, ayant sur tous les autres la supériorité de pouvoir enregistrer le chant. Pour la parole, les perfectionnements sont rapides : un appareil, tel que le phonocarte, qui enregistre une correspondance parlée sur une simple carte postale enduite d'une matière spéciale, est déjà bien remarquable. L'Académie Impériale de Vienne, sanctionnant une nouvelle méthode, a recueilli les éléments phonographiques de tous les dialectes de l'empire austro-hongrois. Déjà, la marche des choses est si rapide, qu'au Congrès des Bibliothécaires de Saint-Louis, en 1904, un bibliologue italien réclamait la fondation de « Phonogrammothèques », comme section des « Bibliothèques » existantes.

Voici l'art nouveau des Projections lumineuses qui ressuscite à nos yeux d'hommes les visions de lanterne magique qui émerveillèrent notre enfance. Né d'hier et partout répandu déjà, c'est la fin des descriptions minutieuses, ennuyeuses, impalpables. Elles sont remplacées par la présentation des objets eux-mêmes ou des schémas et diagrammes, auxquels sont accrochés les raisonnements les plus abstraits, les plus statistiques. Tous les jours de nouveaux progrès sont acquis en ce domaine. Voici qu'il n'est plus besoin de reproduire l'image sur des clichés de verre. Les Américains construisent des appareils qui projettent les corps opaques : la page d'un livre, un papillon, une coupe de plante présentés devant l'objectif puissamment éclairé sont reproduits sur la toile tendue au centuple de la grandeur.

Puis c'est la tranche de vie, la réalité vivante, animée, mouvante qu'est venu transcrire le Cinémato-

graphe. Il a ses industriels, ses salles de spectacles, ses auteurs spéciaux. Il se crée sa place dans le domaine du théâtre et du spectacle, mais il s'annonce aussi comme un merveilleux organe d'information rapide. Les « illustrés » peuvent voir en lui un terrible concurrent, surtout que voici inventé l'appareil de synchronie parfaite entre le mouvement du cinématographe et celui du phonographe. Le spectateur aura désormais un guide, un cicerone, un interprète.

Que demain Lumière fasse faire un progrès de plus à son admirable photorama, que la vue circulaire qu'il parvient dès aujourd'hui à projeter autour du spectateur s'anime cinématographiquement à son tour, qu'il s'y ajoute le relief ou les plans que traduit déjà le stéréoscope, que Lipman parvienne de son côté à colorer une telle vue, et voilà que les milieux eux-mêmes et en leur réalité intégrale — enveloppement d'horizon, lignes, modelé, mouvement, couleur, bruit, — les milieux les plus divers seront évoqués sur l'heure au premier appel du bouton électrique, ce bouton qui, pour le physicien moderne, est bien ce qu'était l'anneau pour Gygès et la baguette pour le magicien du moyen-âge.

Ainsi des agencements nouveaux exproprient peu à peu le Livre de son ancien monopole et cette expropriation se poursuit de plusieurs côtés à la fois.

A son tour, le téléphone cherche à remplacer le journal. Un service de journal téléphoné a parfaitement fonctionné à Budapest pendant plusieurs années. Le bureau de rédaction est remplacé par de simples cabines téléphoniques, et aux feuilles in-folio distribuées aux abonnés sont substitués de simples cornets rattachés à un réseau de distribution de « nouvelles parlées ». Il est huit heures du matin. Jusqu'à dix heures est répétée constamment la lecture des télégrammes arrivés pendant la nuit; de dix heures à midi, les nouvelles commerciales et financières; de

midi à deux heures la Bourse et ainsi de suite. A quelque moment qu'il plaise à l'*auditeur* du journal, son cornet téléphonique lui fera ouïr ce qu'autrement il devrait lire, et quand le cycle des nouvelles sera terminé, il aura achevé d'être informé. A Budapest les matinées du dimanche, vides de nouvelles pour les « business », étaient occupées par des auditions de cours de l'Extension universitaire.

Demain la téléphonie n'aura plus de fil, comme déjà la télégraphie s'en est débarrassée. Alors, — qui nous défend d'y croire ? — nous assisterons à une nouvelle transformation du Livre, la plus déconcertante de toutes, peut-être, laissant loin derrière elle la publication de journaux à dépêches à bord des paquebots ainsi que viennent de l'imaginer les grandes compagnies transatlantiques. Les agences Havas, Reuter et Wolff deviendront des centres permanents d'émissions d'ondes sonores, chronométrées chacune à des longueurs différentes, de manière à empêcher toute interférence. Ce qui cause aujourd'hui le désespoir du technicien fera alors sa joie : la possibilité de recueillir les ondes à tous les points de la sphère d'action, tandis qu'actuellement l'on voudrait pouvoir les concentrer et les diriger sur un unique point, tournera plus tard à l'avantage d'un mode universel de transmission des informations. Chacun portera sur soi, dans son gousset, un tout petit cornet. Il l'accordera d'un tour de vis d'après l'intensité d'ondes adoptée par chaque centre émetteur. A 125 il sera en communication avec l'agence Havas, à 142 avec l'agence Reuter ; le Parlement français sera 222 et le cours donné par M. Virchow dans sa chaire de Berlin, sera fait désormais devant l'auditoire mondial pourvu que... celui-ci ait réglé son cornet sur 425.

De la fantaisie et du paradoxe, tout cela? Moins qu'on serait tenté de le croire. L'utopie d'hier n'est-elle pas le rêve d'aujourd'hui et la réalité de demain?

Puisque nos musées conservent des temps passés des spécimens du livre cuit, du livre gravé, du livre peint, du livre manuscrit, — tous livres qui précédèrent et préparèrent le livre imprimé actuel, — pourquoi l'avenir n'enrichirait-il pas la série évolutive de ces formes par le livre photographié, le livre téléphoné, le livre projeté... le livre irradié.

L'Intelligence de l'homme a devant elle un avenir illimité. Sans doute, agissant par l'intermédiaire des sens extérieurs, elle est toujours limitée dans le temps et limitée dans l'espace. Mais ses moyens d'action peuvent être perfectionnés.

Tout ce qui abrège la durée nécessaire à l'acquisition et à la communication des connaissances est un progrès. Cette durée doit tendre à se rapprocher toujours davantage de l'instantanéité qui caractérise l'acte mental de concevoir et de comprendre. L'intuition doit de plus en plus l'emporter sur la déduction. Tout ce qui écarte l'intermédiaire lent, diffus, successif de la parole, et de sa transcription par l'écriture phonétique, est un acheminement vers ce but.

D'une pensée claire, et avec au cœur la joie de sentir vraiment puissante notre Humanité, contempons tous ces progrès. Célébrons ces merveilleuses machines, les livres et leurs substituts, qui reconstituent pour nous les milieux anciens ou éloignés, qui nous rendent aisés le voyage dans le temps et dans l'espace, qui nous font communier avec tous les génies de l'humanité, et véritablement nous font participer à la nature angélique des purs esprits pour qui ont en propre, l'agilité et l'ubiquité.

Conscients de la force psychique que recèle l'écrit, prêtons l'oreille au grand Hugo qui nous convie :

Ouvre un Livre. Platon, Milton, Beccaria,
 Lis ces prophètes, Dante ou Shakespeare, ou Corneille.
 L'âme immense qu'ils ont en eux, en toi s'éveille.
 Ebloui, tu te sens le même homme qu'eux tous.
 Tu deviens en lisant grave, pensif et doux,
 Tu sens dans ton esprit tous ces grands hommes croître,
 Ils t'enseignent ainsi que l'aube éclaire un cloître.
 A mesure qu'il plonge en ton cœur plus avant,
 Leur chaud rayon l'apaise et te fait plus vivant.
 Ton âme interrogée est prête à leur répondre.
 Tu te reconnais bon, puis meilleur ; tu sens fondre
 Comme la neige au feu, ton orgueil, tes fureurs,
 Le mal, les préjugés, les rois, les empereurs !

NOTE. — On trouvera dans nos études antérieures le développement de certaines questions esquissées seulement ici : *Note préliminaire sur la création d'un Répertoire Bibliographique Universel* (1896). — *La Statistique internationale des imprimés* (1897). — *Comment classer les pièces et documents des sociétés industrielles* (1901). — *Les Sciences bibliographiques et la documentation* (1903). — *L'Avenir des Périodiques* (1904). — *L'Organisation rationnelle de l'information et de la documentation en matière économique* (1905). — *Le Livre considéré comme instrument de culture intégrale* (1906). — *Le Livre et l'Illustration* (1906). — *L'Etat actuel de l'organisation bibliographique* (1906).

Voir aussi les travaux de l'Institut International de Bibliographie résumés dans le *Manuel du Répertoire Bibliographique Universel* (1905), et l'exposé des idées générales qui ont présidé à la fondation du Musée du Livre : *Le Musée du Livre, son but, son organisation, son programme* (1906).

VERIFICAT
2017



VERIFICAT
1987

BIBLIOTECA
Centrul Universitar
Bucuresti

~~Institut Pedagogic de 3 ani Buc.
BIBLIOTECA~~

VERIFICAT
2007